

Convergences métriques méconnues entre la poésie vénète et la poésie paléo-sabellique: inscriptions paléo-vénètes de Lozzo Atestino et de Pernumia / Cartura, stèles sud-picéniennes de Crecchio et de Bellante, guerrier de Capestrano

Vincent Martzloff – Barbora Machajdíkóvá

(Paris – Sorbonne University; Comenius University in Bratislava)

Stressing Neglected Metrical Similarities between Venetic and Paleo-Sabellian Poetical Compositions: Paleo-Venetic Inscriptions from Lozzo Atestino and Pernumia / Cartura, South Picene Stelae from Crecchio and Bellante, Warrior of Capestrano

Abstract

In spite of numerous publications devoted to the ancient Italic verse, the study of the verbal art in some Venetic inscriptions has been largely neglected by scholars. This lack of attention paid to poetical features is in part closely tied to the obvious limitations in our understanding of the Venetic language: the rich harvest of new inscriptions contributed only marginally to improving our knowledge of the grammar and lexicon. However, according to a view first expressed by Aldo Luigi Prosdocimi (1972), a metrical structure can be discerned in two archaic texts from Lozzo Atestino and Pernumia / Cartura, dated by their letter-forms and the use of *scriptio continua* (without syllabic punctuation) to the sixth century BCE. Prosdocimi's proposal is corroborated not only by an internal analysis of the texts, but also by comparative evidence from the Paleo-Sabellian epigraphic records. Both the text from Lozzo Atestino and the South Picene inscription TE 2 (Bellante) consist of three groups of seven syllables (7+7+7). Whereas TE 2 exhibits clear alliterations in Anlaut, there are no repetitions of word initial sounds on the kantharos of Lozzo Atestino. Nevertheless, a Jakobsonian approach reveals (among other poetical properties of the text) that the vowel qualities ('timbres') of the first and third heptasyllables are arranged in a chiasitic order, since the timbres [a-(o-o)-e-o-i-o] (*alkomno metlon síkos*) are mirrored in the last sequence *horvionte donasan* [o-i-o-e-o-(a-a)] (the correction **horeionte* is unnecessary). The Venetic inscription from Pernumia / Cartura consists of three heptasyllabic sequences (each with a dative ending -oi in rhyming position) followed by a trisyllabic extension

(referred to as 'rallonge' in French). Again, the South Picene corpus offers two metrical compositions displaying a similar metrical structure. It has hitherto remained unnoticed that the famous inscription of the Warrior of Capestrano and the shorter inscription on the stele from Crecchio (CH 1b) may have exactly the same syllable count, with word divisions after the seventh and the fourteenth syllables. The structures of the two South Picene texts (7+7+3) may be compared to the Venetic inscription (7+7+7+3). The trisyllabic words *kduíú* in Crecchio (cf. Latin *clueō*), *pomp[úne]í* in Capestrano (longer supplements are precluded by the size of the lacuna) and *atisteit* in Cartura fulfil the function of the extension. The remarkable resemblances between the metrical compositions are the result either of a common inheritance from the Proto-Italic stage or (perhaps more reasonably) of cultural contacts in the archaic period between Venetic and 'Paleo-Sabellian' literate people or 'poets'. This hypothesis is supported by the striking similarities between the Venetic forms *puponei* and *rakoi* (Camin) on the one hand and South Picene *púpúnis* (Loro Piceno) and *raki()neX₁iX₂* (Capestrano) on the other hand.

Keywords

accent; archaic Italy; Italic languages; metrics; poetics; punctuation; rhythm; Sabellian; South Picene; stress; syllable; Venetic; versification; Vestinian; Warrior of Capestrano

Depuis la publication des deux ouvrages majeurs que sont *La Lingua Venetica* de Pellegrini & Prosdocimi (1967) et le remarquable *Manuel de la Langue Vénète* de Lejeune (1974), auxquels s'ajoutent les compléments de Prosdocimi (1988), plusieurs facteurs ont contribué à élargir et à approfondir notre connaissance de la langue des anciens Vénètes, même si les progrès réalisés restent modestes.¹ D'une part, de nouvelles inscriptions ont fait l'objet d'éditions commentées, en particulier l'inscription écrite sur la cloche de Monte Manicola, publiée par Mancini (2008–2009), les textes d'Auronzo di Cadore (Belluno), analysés par Marinetti & Prosdocimi (2011), la riche moisson épigraphique d'Altino, dont les fruits ont été présentés par Marinetti (2007), deux cippes de Padoue examinés par une équipe de chercheurs² (Cippo «Battisti», Cippo «San Biagio»), et surtout la *Table d'Este*, dont le texte, relativement long, a été étudié par Marinetti (1999: pp. 413–423) et par Magnin (2014). Des découvertes au Tyrol (Ampass) et en Slovénie sont à signaler. En revanche, des doutes pèsent sur l'authenticité des inscriptions vénètes de Pannonie (nécropole de Szentlőrinc).³ Et d'autres mythes ont été dénoncés.⁴ D'autre part, des études linguistiques ponctuelles ont permis d'avancer de nouvelles hypothèses concernant différents mots vénètes mal compris jusqu'alors, comme le nom propre *hos-*

1 Le lecteur trouvera une présentation synthétique chez Marinetti & Solinas (2016: pp. 32–54).

2 Gambacurta, Ruta Serafini, Marinetti & Prosdocimi (2014).

3 Voir Lejeune (1990; 1991). Le mirage a été dénoncé par Prosdocimi (1992), suivi par Wallace (1998: p. 1). Gérard (2001: pp. 39–41) conteste l'opinion négative exprimée par Prosdocimi. Meiser (2003: p. 66, note 111) exploite une des inscriptions de Hongrie à des fins linguistiques.

4 Sur les thèses excessives associées à l'idée d'une continuité entre Vénètes et Slovènes, voir Bernard (1998).

*tihavos*⁵ ou la famille lexicale de *ekupetabos*⁶ et *ekvopetaris*.⁷ En outre, un mot-clé de la *Tavola da Este*, attesté sous les formes <diaritore.s.> et <diarito.r.bo.s.>, a récemment reçu une analyse morphologique dans le cadre linguistique italique.⁸

Pourtant, un domaine de l'épigraphie vénète a été largement négligé ces dernières années, celui de la poétique et de la métrique. Le vénète occupe une place réduite tant dans l'ouvrage monumental de Watkins (1995) que dans la monographie (par ailleurs fort riche) que Mercado (2012) a consacrée à la versification italique. Cette absence est d'autant plus regrettable que Prosdocimi (1972) avait suggéré que deux documents vénètes archaïques possédaient une structure métrique: les inscriptions de Lozzo Atestino et de Pernumia / Cartura. L'analyse de Prosdocimi semble avoir sombré dans l'oubli, si on excepte la discrète mention qu'en font quelques rares chercheurs.⁹ Le but du présent exposé est de reprendre l'intuition de Prosdocimi, et de la conforter en comparant les structures rythmiques qu'il a dégagées à celles que présentent trois inscriptions sud-piémontaises, appartenant au même horizon chronologique que les deux inscriptions paléo-vénètes (VI^e-V^e siècles). Cette confrontation nous conduira à soulever la question de la formation d'une *koimè* poétique s'étendant le long de la côte adriatique septentrionale de la péninsule italienne à l'époque archaïque.¹⁰

5 Martzloff (2011: p. 196; 2017: p. 131). Autre analyse diachronique de ce nom chez Watkins (1995: p. 246).

6 Marinetti (2004a: pp. 367-368).

7 L'interprétation comme «signore del cavallo», préférée par Marinetti (2002: p. 200), est difficile en raison du vocalisme de *pet-* au lieu de *pot-*. Pinault (2015-2016) interprète élégamment *ekvopetaris* comme le dérivé d'un nom **ekwopētā-* (présupposé par *ekupetabos*), fondé sur un composé transposable en **(h₁)ek'wo-ph₂-ēt-* (suffixe comparable à gr. γυμής, gén. γυμῆτος). Nous suggérons que la formation sicule *epopaska* (<**(h₁)ek'wo-ph₂-* «gardien des chevaux», non «nourrisseur des chevaux») offre un parallèle phraséologique à cette analyse du composé vénète (pour le second membre, cf. lat. *pāscere*). On se reportera à Machajdíkóvá (2018: p. 146). Pour une possible analyse alternative de la séquence *epopaska*, voir toutefois Martzloff (2016: p. 499, note 92).

8 Le mot <diaritore.s.> dériverait d'un thème de présent en /ī/ (comme lat. *finitor* à côté de lat. *finire*), qui serait le dénominateur d'une formation en /āri/, **dīwīāri-*, parallèle aux adjectifs latins *diālis* et *nouendiālis*, issus de **dīwīāli-*. Cette analyse présuppose une palatalisation de la consonne /w/ entre deux /i/ dans la variété vénète employée dans l'inscription d'Este: **dīwīāri-* > **dīyīāri-* (> **dīyyāri-*), à moins d'admettre une évolution **dīwīāri-* > **dīwyāri-* > **dīyyāri-*. Cette hypothèse n'est pas inconciliable avec la présence d'une forme <po.i.krivine.a.>, car une frontière morphologique a pu exister entre <po.i.kri> et <vine.a.>. Les personnages appelés <diaritore.s.> étaient-ils des magistrats chargés de fixer des dates sur un calendrier public, comme le suggère le complément circonstanciel de temps <dekome.i. diic.i.> «au dixième jour»? Voir Machajdíkóvá (2016: p. 48).

9 Martzloff (2015a: p. 99, note 193); Tellier (2015-2016: p. 257).

10 Les inscriptions sabelliques sont désignées par les sigles qu'elles portent dans le recueil de Rix (2002), précédés de "ST" (pour *Sabellische Texte*). Le sigle MLV fait référence au *Manuel de la Langue Vénète* de Lejeune (1974).

L'inscription paléo-vénète de Lozzo Atestino: un tercet d'heptasyllabes

La première inscription vénète pour laquelle nous postulons (à la suite d'Aldo Luigi Prosdocimi) une structure rythmique a été inscrite sur un gobelet¹¹ de bronze qui provient du territoire de Lozzo Atestino, environ à 5 kilomètres au Nord-Ouest d'Este, au pied des Monts Euganéens (*Colli Euganei*). Plusieurs des nombreuses publications scientifiques consacrées à ce document célèbre en fournissent des illustrations.¹² L'inscription sinistroverse, qui porte le sigle *Es 120 dans le catalogue de Prosdocimi (1988: pp. 282–284) et le sigle *MLV 123* dans le manuel de Lejeune (1974: pp. 245–246), ne comporte pas de ponctuation syllabique.¹³ Après découpage de la *scriptio continua* en mots, on obtient le texte *alkomno metlon síkos enogenes vilkenis horvionte donasan*.

Parmi les particularités graphiques les plus saillantes, nous citerons la graphie de l'occlusive dentale sourde /t/ avec une lettre en forme de croix (×) de taille réduite par rapport aux autres lettres (dans *metlon* et *horvionte*) et la graphie de l'occlusive dentale sonore /d/ en forme de T (dans *donasan*), ainsi que la forme du <a> à trois traits, et le <h> dit «a scala». Lejeune (1974: p. 245) date l'inscription de ce qu'il appelle «la toute première phase (avant 475) de l'écriture vénète». Selon Marinetti (2013b: p. 306), le vase remonte à la fin du VII^e siècle ou au début du VI^e siècle, tandis que l'inscription serait à dater du milieu du VI^e siècle.

La signification globale de l'inscription et l'analyse grammaticale des différents termes sont très débattues. On reconnaît une forme verbale, *donasan*.¹⁴ Le mot *vilkenis* est probablement un anthroponyme.¹⁵ On isole un substantif *metlon* (de sens incertain), qui pourrait être le complément d'objet direct du verbe.¹⁶ L'existence d'une frontière de mots entre *metlon* et *síkos*¹⁷ est probable (sans être assurée), mais elle a été contestée.¹⁸

11 Selon Lejeune (1972: p. 79), c'est un canthare dont le pied a disparu. L'objet est mentionné par Perego (2011).

12 Quatre excellentes photographies accompagnent l'article de Lejeune (1972). Voir aussi Marinetti (2013b).

13 Parmi l'ample littérature traitant de la ponctuation syllabique vénète, voir Wachter (1986), Slunečko (1991), Whitehouse & Wilkins (2006: pp. 539–547), Marchesini (2010: pp. 128–132), Marinetti (2013a: p. 302).

14 Une inscription de Meggiaro fournit une forme *donasa*, sans nasale finale (Marinetti 2004b: p. 391). Sur *-an*, voir Meiser (2003: p. 35). Steinbauer (1989: p. 225) propose de voir en *-an* le reflet d'une troisième personne du *duel* en **tām*, avec suppression du *-t-* par application d'un «uns nicht greifbaren analogischen Prozeß».

15 On lit peut-être *vilkeni* sur l'inscription **Pa 31*. Voir Prosdocimi (1988: p. 296). Réserves sur la lecture chez Agostiniani (2004: pp. 575–576).

16 Même suffixe dans *magetlo.n.* et dans *klovetlo*, sur la *campanula di piombo* étudiée par Mancini (2008–2009: p. 532). Le maintien de /t/ (qui n'a pas évolué en /k/ ou /l/) dans *metlon* doit être rapproché d'un emprunt fait par l'étrusque à un parler sabellique: *putlum-za*. Voir Hadas Lebel (2009).

17 Prosdocimi (1988: p. 284) confronte *síkos* à *sicānus* et *siculus*. Lejeune (1972: p. 95) compare *síkos* à lit. *saikas* «Hohlmaß». La ressemblance avec le radical du verbe ombrien *prusikurent* mériterait d'être signalée, même si elle est difficile à exploiter pour une détermination du sens de *síkos*. Sur *prusikurent*, voir Martzloff (2017: p. 137).

18 Untermann (1980: p. 298) isole un nom propre *metlonsíkos*. Mais Prosdocimi (1988: p. 283) refuse cette analyse.

Plusieurs chercheurs ont défendu l'idée que *alkomno* et *horvionte* contenaient des terminaisons de duel.¹⁹ Les formes *horvionte* et *alkomno* sont peut-être deux participes.²⁰ Marinetti (2013b: p. 306) analyse *alkomno* comme un accusatif duel et suppose que *donasan* se construit avec un *double accusatif* (mais est-ce plausible?), ce qui conduirait à une interprétation: «Šikos Enogenes Vilkenis donarono il metlon agli Alkomno horvionte» (en supposant que le duel *alkomno* représente une désignation des Dioscures, ce qui reste toutefois à démontrer).

Par bonheur, les incertitudes d'interprétation linguistique seront sans incidence sur notre raisonnement, qui porte sur le caractère métrique du texte. La seule question d'importance pour notre propos concerne la forme écrite <horvionte>. Si la forme transmise était correcte, il pourrait s'agir du participe présent d'un verbe de la quatrième conjugaison italique²¹ (mais de formation mal interprétable, peut-être correspondant au type latin *seruīre*). Toutefois Lejeune (1974: pp. 82, 246, 335) a proposé d'amender le texte, en supposant un lapsus graphique pour **horeionte*, qui représenterait le participe du causatif en **-éye/o-* formé sur la racine du verbe latin *horitur*. En effet, une erreur de gravure <v> pour <e> n'aurait rien de surprenant, puisque, de fait, cette erreur est attestée sur une autre inscription vénète (*Pa 8 = MLV 138*): <iuva.n.tv.i. ve.s.tiniio.i>, où <iuva.n.tv.i.> est manifestement une erreur pour **<iuva.n.te.i.>* (par omission du trait oblique inférieur du <e>). Si la correction proposée par Lejeune pour *MLV 123* était exacte (c'est possible, mais incertain), un nouveau problème surgirait, celui du maintien d'un ancien yod intervocalique (au moins devant une voyelle de timbre d'arrière). Il faudrait alors réviser la chronologie de la chute de yod intervocalique.²²

Le point décisif ici est que la correction de Lejeune n'a pas de conséquence sur le calcul du nombre de syllabes. En effet, si on adopte *horeionte*, le mot possède quatre syllabes. Et si on conserve la forme *horvionte*, il est possible (et même probable) que le <i> note un sommet de syllabe (sinon <v> serait placé entre deux consonnes, /r/ et yod). La forme *horvionte* doit donc contenir quatre syllabes.

En suivant l'idée de Prosdocimi (1972: p. 109), d'après laquelle l'inscription paléo-vénète de Lozzo Atestino présentait une structure métrique, nous distinguerons trois *membres rythmiques (MR)* constitués de sept syllabes. Nous écrivons *horvionte*, mais nous insistons sur le fait que la leçon **horeionte* serait concevable, et n'impliquerait aucune modification du nombre de syllabes (quatre). Une syllabe tonique est notée [ó], tandis que [o] correspond à une syllabe atone:

19 Lejeune (1972: pp. 98–102). Mais l'existence de ces duels a été farouchement contestée par Untermann (1980: p. 300).

20 À vrai dire, la morphologie de *alkomno* reste mal comprise (et le sens du mot est inconnu). S'il existait un rapport entre le segment vénète *-mn-* et le suffixe indo-européen de participe moyen, et si ce suffixe était à poser **-mh₁no-*, alors se poserait la question de l'absence de représentation de la laryngale par une voyelle de timbre [a]. Sur la question, voir Martzloff (2015–2016: p. 111).

21 C'est la conjugaison du type latin *audīre*. Rappelons que le substantif écrit <diaritore.s.> pourrait dériver d'un thème verbal de présent en /i/, comme le substantif latin *finītor* dérivé du verbe latin *finīre*.

22 Meiser (2003: p. 66) admet que le yod intervocalique a été préservé dans la phase la plus ancienne du vénète. Discussion du problème chez Martzloff (2011: p. 196).

1. (7) [óoo óo óo] *alkomno metlon síkos*
2. (7) [óooo óoo] *enogenes vilkenis*
3. (7) [óooo óoo] *horvionte donasan.*

On observera que si la séquence *metlonsíkos* formait un seul mot (qui serait un dérivé en **-iko-* de **metlonsís* < **metelontios?*), alors le schéma métrique serait encore plus régulier, avec exactement deux accents dans chaque *MR*. Mais la segmentation du texte reste ici incertaine. Nous avons supposé que le vénète possédait un accent initial, comme le suggèrent les syncopes en syllabe non initiale. Ainsi, ce qui est écrit <.e.kvopet°> (**Es 121 = MLV 122bis*, **Tr 7 = MLV 223*) a été réduit en <.e.kupet°> (*Pa 1 = MLV 130*, *Pa 2 = MLV 131*), puis en <.e.p.pet°> (*Pa 3bis = MLV 133*, **Pa 21 = MLV 136*), <.e.pet°> (**Pa 20 = MLV 135*). Pareillement, ce qui est écrit <.u.posed°> (**Pa 20 = MLV 135*) a été altéré en <upsed°> (*Es xxvii = MLV 115*) à la suite d'une syncope.²³

Certes, à première vue, aucun indice ne suggère clairement que l'inscription de Lozzo Atestino est de nature poétique. Contrairement à plusieurs inscriptions sud-picéniennes (comme la stèle de Bellante, *ST Sp TE 2*), le texte ne contient pas d'allitérations initiales de mots. Toutefois, on constate une concentration des phonèmes /k, l, m, n/ dans les trois premiers mots: /lk-mn-m-l-n-k/, avec un écho dans *vilkenis* /lk-n/, sans parler des cinq occurrences supplémentaires de /n/. En outre, on observe une curieuse distribution symétrique des timbres vocaliques appartenant au premier et au dernier heptasyllabes, formant une structure en miroir presque parfaite: [a-o-o] (*alkomno*) en lien avec [o-a-a] (*donasan*); puis [e-o] (*metlon*) en lien avec [o-e] (*-onte* dans *horvionte*); puis [i-o] (*síkos*) en lien avec [o-i] (*horvi-* dans *horvionte*).

L'analyse de cette troisième correspondance (les sixième et septième syllabes en partant du début et de la fin de la composition) est possible seulement à condition de conserver le texte transmis (donc sans appliquer la correction, en elle-même astucieuse, proposée par Lejeune). Cela permet également de retrouver dans le [vi] de *horvionte* un écho du [vi] de *vilkenis*.

On constate également que l'heptasyllabe central contient trois séquences voisines dont la forme (abstraction faite des quantités vocaliques) était [eno-ene-eni]. Le premier [i] de *vilkenis* est le seul sommet de syllabe du second heptasyllabe qui soit extérieur au schéma, mais le segment [vi] se retrouve plus loin, dans *horvionte*. Le schéma phonique global est le suivant:

[a-(o-o)-e-o-i-o] + [eno-ene-(i)-eni] + [o-i-o-e-o-(a-a)].

Soulignons aussi que le texte ne contient pas les consonnes /p/, /b/, /f/ (ni de labiovélaire) et ne comporte aucune voyelle de timbre [u].²⁴ La restriction du nombre de phonèmes employés est précisément un indice de poéticité. En outre, les rares exemples

23 Le lecteur trouvera une présentation des inscriptions **Es 121*, **Tr 7*, **Pa 21* et **Pa 20* dans Prosdocimi (1988: pp. 254, 301, 286). On constate que l'inscription **Pa 20* contient simultanément une forme *sans* syncope, <.u.posediio.i.>, et une forme *avec* syncope, <.e.petari.s.>.

24 On remarquera que l'inscription romaine du *duenos* (qui est rythmée) ne contient aucun exemple de

du timbre [a] sont rejetés aux extrémités du texte. Or l'existence de trois rimes sur l'inscription de Pernumia / Cartura (*ersiniioi, vivoi, murtuvoi*) démontre que la distribution des timbres vocaliques pouvait incontestablement jouer un rôle dans l'élaboration phonique du poème.²⁵ Ces observations, faites dans l'esprit de celles de Watkins (1995) et de Vine (2004), qui s'inspirent eux-mêmes des travaux de Roman Jakobson,²⁶ mettent en lumière le caractère hautement élaboré de la poésie vénète, avec des figures phoniques qui s'accumulent et se concentrent en une composition brève de trois heptasyllabes.

L'inscription paléo-sabellique de Bellante: un tercet d'heptasyllabes

Les spécialistes de l'épigraphie vénète ont insuffisamment souligné (à notre connaissance, du moins) que la structure en «tercet d'heptasyllabes» du vase de Lozzo Atestino trouve un parallèle frappant dans l'inscription sud-picénienne de Bellante (*ST Sp TE 2*), qui est également organisée sous la forme d'un tercet d'heptasyllabes, et dont le caractère poétique est immédiatement visible:

1. (7) [óó óó óóó] *postin viam videtas*
2. (7) [óó óó óóó] *tetis tokam alies*
3. (7) [óó óó óóó] *esmen vepses vepeten.*

Une élaboration poétique est décelable sur trois plans au moins, *phonique, rythmique* et *syntactique*. En premier lieu, le texte est caractérisé par des paires de mots allitérantes. À l'exception du premier mot (*postin*), l'inscription est constituée uniquement de couples de termes qui allitèrent (avec des allitérations touchant l'initiale du mot): *viam videtas*, puis *tetis tokam*, puis *alies esmen* (où l'absence de consonne initiale s'interprète comme une allitération en «consonne zéro»), puis *vepses vepeten*. L'exclusion de *postin* de ce schéma est compensée par la reprise (certainement intentionnelle) des cinq phonèmes consonantiques du début du poème (/p, s, t, n, v/) à la fin de celui-ci: *poSTiN Vi-* et *-eS VePeTeN*.

En second lieu, l'inscription de Bellante contient trois heptasyllabes de structure identique (2+2+3): *postin viam videtas* (sept syllabes), *tetis tokam alies* (sept syllabes), *esmen vepses vepeten* (sept syllabes). Précisons que le mot *alies* pourrait en théorie être analysé comme un disyllabe ou comme un trisyllabe. Une analyse comme trisyllabe est possible, par exemple si on interprète *alies* comme un nom propre muni du «double suffixe»²⁷ *-iyo- (Meiser 1986: p. 64). On notera que la distribution des accents (qui sont positionnés sur les syllabes initiales des mots) est régulière, ce qui invite à analyser ce poème en

voyelle de timbre [u] (*duenos* et *duenoi* sont probablement des disyllabes). Voir Martzloff (2015: p. 74). Absence similaire sur la stèle de Bellante (*ST Sp TE 2*).

25 Le caractère indubitablement poétique de l'inscription de Lozzo Atestino dément l'affirmation de Tellier (2015–2016: p. 257), d'après laquelle «la seule inscription qui pourrait appartenir à la catégorie des inscriptions poétiques» serait l'inscription de Pernumia / Cartura.

26 Le lecteur consultera en particulier les documents poétiques rassemblés et discutés par Jakobson (1985).

27 Nous posons (pour l'accusatif): *-iy-iyo-m > *-iyom, ensuite abrégé en *-iyom*. Cf. osque *kluvatiium*.

termes de métrique *accentuelle*, comme l'ont proposé Eichner (1993a: p. 65; 1993b: p. 317) et Mercado (2012: pp. 294–296).

En troisième lieu, l'organisation syntaxique est remarquable, puisque les deux derniers heptasyllabes sont bâtis selon une même construction: d'une part, le terme central est encadré par un syntagme discontinu qui le détermine (le groupe au génitif *tetis... alies* détermine *tokam*, et le groupe au locatif *esmen... vepeten* détermine le participe²⁸ *vepses*); d'autre part, le terme central «détermine» lui-même le terme final de l'heptasyllabe précédent: *tokam* détermine le verbe *videtas* (dans la mesure où il en est le complément d'objet), et *vepses* détermine *alies* (dans la mesure où ce participe au génitif est apposé à *alies*).

En conclusion, si on compare les inscriptions de Bellante et de Lozzo Atestino, on constate que seule la structure *externe* (*tercet* d'*heptasyllabes*) était codifiée, tandis que la structuration *interne* des trois membres (nombre d'accents par *MR*, disposition et nature des ornements phoniques, construction syntaxique) était susceptible de varier.

L'inscription paléo-vénète de Pernumia / Cartura: un tercet d'heptasyllabes rimés suivi d'une rallonge trisyllabique

La seconde inscription vénète pour laquelle nous postulons (à la suite d'Aldo Luigi Prosdocimi) une structure rythmique consiste en une seule ligne qui court sur la circonférence d'un «cylindre» de pierre (à base elliptique), trouvé aux confins de Pernumia et de Cartura. Le texte porte le sigle **Es 122* dans le recueil de Prosdocimi (1988: pp. 249–253) et *MLV 75ter* dans le manuel de Lejeune (1974: p. 224). Un point signale le début et la fin de cette inscription sinistrophe, qui se referme sur elle-même. (On remarquera qu'un point possédant la même fonction se trouve sur la *fiasca da pellegrino* ou *Feldflasche* miniaturisée de Poggio Sommavilla *ST Um 2*, vers -600.)

Le texte comporte soixante et une lettres, sans ponctuation syllabique. L'occlusive dentale sourde /t/ est transcrite par une lettre en forme de croix (×), tandis que la lettre correspondant à la sonore /d/ n'est pas attestée dans ce texte. Lejeune date le texte d'avant -475. Marinetti (2013b: p. 306) opte pour la seconde moitié du VI^e siècle avant notre ère.

Un découpage plausible de la *scriptio continua* conduit à un texte de la forme suivante: *ego vhonei ersiniioi vincti(j)karis vivoi oliiale(j)kve murtuovi atisteit*. Les parenthèses vides () indiquent qu'on ignore s'il existait (ou non) une frontière de mots à l'endroit où elles figurent. Par souci d'exactitude, nous gardons dans notre transcription la graphie <ii> dans *ersiniioi* et dans *oliialekve* (à la différence de Prosdocimi (1988: p. 249), qui écrit «*Ersiniioi*» et «*oliialekve*»), mais nous admettons que la graphie <ii> après consonne note

28 Pour une analyse de *vepses* comme un participe parfait en **-us-* (mais **-wos-* serait possible), voir Meiser (2003: pp. 47–49), Martzloff (2007), Nishimura (2016: p. 206). On consultera aussi Mercado (2012: pp. 293–294). Martzloff (2007) suggère que la racine contenue dans *vepses* est la même que dans la désignation *technique* latine de l'«entrepreneur des pompes funèbres», *pollinctor* ou *pollictor*. Lat. *limpidus* présente justement le traitement *sabellique* de la labiovélaire et le même infixé nasal que *pollinixerat* (Pl. *Poen.* 63). En revanche, la comparaison de *vepses* avec lat. *lapsus* est impossible.

simplement une *consonne* yod (que nous transcrivons [y]), et non un groupe [iy]. De même, nous conservons le digramme <vh>, qui a la valeur de /f/.

L'analyse grammaticale du texte recèle encore beaucoup d'incertitudes.²⁹ Notre objectif n'est pas de proposer ici une nouvelle traduction. Il est probable qu'il existe une frontière syntaxique immédiatement après *ersiniioi*. Les adjectifs *murtuwoi* et *vivoi* (au datif), qui correspondent à lat. *mortuus* et à lat. *uivus*, forment un mérisme.³⁰ Le vocalisme noté <u> (au lieu de <o> attendu) dans la première syllabe de *murtuwoi* est obscur. Il est troublant que le segment *oliialekve* (d'interprétation très difficile) conserve les deux /l/ sans dissimilation (si ces deux /l/ appartiennent réellement à un seul et même *mot*). La forme *atisteit* a fait l'objet de plusieurs hypothèses. Prodocimi (1972: p. 128) analyse *atisteit* comme un causatif en **-éyet-i*, dont la terminaison aurait évolué en *-eit* par syncope et/ou «samprasāraṇa», mais cela supposerait la préservation du yod intervocalique jusqu'à une époque très récente de la préhistoire de la langue (comme c'est peut-être le cas dans **horeionte*, à condition d'admettre une correction pour *horvionte*).³¹ Lejeune (1974: p. 79) interprète *atisteit* comme un présent actif athématique en **-eiti*, en imaginant que **-ti* a été ajouté à **-ei* (type grec φέρει). Weiss (2002: p. 363) voit en *atisteit* un thème de parfait avec une terminaison **-ei* recharacterisée par **-t* (< **-ti*) et compare la formation latine de *posedeit* (CIL I² 584, 28).³² Weiss, suivi par Martzloff (2009: p. 365), rapproche également la forme verbale sud-picénienne à redoublement (comme on l'attend pour un parfait), *pepiei*³³ (ST Sp TE 1, San Omero) dans la séquence *puide pepiei* «jusqu'au montant qu'il / autant qu'il a payé» (?). En revanche, l'exploitation de la forme verbale osque écrite <λιοκακετ> (ST Lu 39) nous paraîtrait ici plus risquée. En dépit de ces hésitations, il nous semble probable que *atisteit* comporte trois syllabes (sans hiatus entre les voyelles notées <e> et <i>).³⁴

Lejeune (1974: p. 224) avait remarqué que la portion du texte qui commence par le segment <vineti> représentait «une formule insolite» de caractère «littéraire». Et déjà Prodocimi (1972: p. 109) avait brillamment reconnu une structure rythmée dans le document de Pernumia / Cartura.³⁵ En admettant que la séquence graphique <ii> note une consonne yod (et non une voyelle /i/ suivie de yod), tandis que le second <u> de

29 Voir Prodocimi (1972; 1988: pp. 249–253), Lejeune (1974: pp. 224–225; 1975: pp. 360–361), Untermann (1980: pp. 300–302).

30 La nature de la comparaison de *mortuus* avec l'adjectif slave (v.-sl. *mrtvъ*, russe *měrtvyj*) reste débattue (innovations parallèles mais indépendantes, ou authentique parenté?).

31 D'autres hypothèses ont été envisagées par cet auteur. Voir Prodocimi (1988: pp. 251–252).

32 Voir Meiser (2003: p. 89, note 41) pour **-ei-t* en latin.

33 Le parfait *pepiei* est peut-être apparenté à l'adjectif que Crawford (2011: p. 222) publie comme *[i]mpoinim* (Navelli), mais qu'il faut plutôt compléter en *[a]mpoinim* (cf. ombr. *antakres*), à condition que le mot nord-osque ne soit pas l'adaptation du mot gréco-latin *impūnis*. Sur ce texte, voir aussi Poccetti (2007: p. 378).

34 La forme du préverbe est ambiguë: s'agit-il de **anti-* (avec nasale non notée) ou de **ati-*?

35 L'idée est reprise par Prodocimi (1988: p. 253): «il testo potrebbe avere andamento metrico o, almeno, ritmico». Il est dommage que Tellier (2015–2016: p. 257) ne rende pas explicite le fait que sa comparaison entre les inscriptions de Cartura et de Bellante lui a été suggérée lors d'une *review* d'une version préliminaire de son article.

murtuvoi représente un authentique sommet de syllabe (ce qui serait *a priori*³⁶ attendu après le groupe /rt/ constitué de deux consonnes), alors le texte s'analyse comme un *tercet* d'*heptasyllabes* suivi d'une *rallonge* de *trois* syllabes. Les trois heptasyllabes semblent comporter une *rime* notée <oi>³⁷ (dans les deux derniers *MR*, la rime est plus riche, puisque les *MR* se terminent par le segment <voi>).

La restitution du schéma accentuel est rendue difficile par plusieurs facteurs. D'une part, on ignore s'il faut admettre l'existence d'un mot unique *vinetikaris* (qui serait un composé) ou de deux mots, *vineti* et *karis*, et donc si le *-a-* était accentué ou non. D'autre part, on ignore si le segment *kve* possède une valeur de *coordination* (dans ce cas, on aurait deux *mots* distincts, *oliiale* et le coordonnant enclitique *kve*) ou une valeur *généralisante* (ou indéfinie), comme dans lat. *quandōque* (dans ce cas, *oliialekve* représenterait un lexème unique). Cette incertitude entraîne de nouvelles questions. En admettant un *-kve* généralisant, faut-il supposer que cet élément grammatical a provoqué un déplacement de l'accent comme en ombrien dans *seipodruhpei*³⁸ (où *-pei* semble remonter à **-k^wid*)? Ou bien l'accent reste-t-il positionné sur la première syllabe? La même question surgit si on postule pour *-kve* le statut de coordonnant. Finalement, les incertitudes portent aussi bien sur le *nombre* que sur la *position* des accents de mots. Nous noterons par [ô] une syllabe dont le statut accentuel est incertain.

1. (7) [óo óo óoo] *ego vhonei ersiniioi*
2. (7) [óoo)(ôo óo] *vineti)(karis vivoi*
3. (7) [ôoô)(o óoo] *oliiale)(kve murtuvoi*
4. (3) [óoo] *atisteit*.

On constate une parenté de structure rythmique entre les inscriptions de Pernumia / Cartura et de Lozzo Atestino: les deux contiennent trois heptasyllabes. Mais une différence importante est visible: dans le cas de l'inscription de Pernumia / Cartura, les trois heptasyllabes sont suivis de ce que nous avons appelé une *rallonge* de *trois* syllabes (7+7+7+3). Notre but, dans les pages qui suivent, sera de déceler dans l'épigraphie italique des structures rythmées parallèles (attestées à *date archaïque*, aux VI^e-V^e siècles), constituées d'une série d'heptasyllabes, suivis d'une rallonge de trois syllabes.

L'inscription paléo-sabellique du guerrier de Capestrano (ST Sp AQ 2): un couple d'heptasyllabes suivi d'une rallonge trisyllabique

Nous suggérons que l'inscription paléo-vénète de Pernumia / Cartura (de structure 7+7+7+3) fournit un argument décisif pour interpréter dans une perspective rythmique

36 Mais chaque langue (ou, mieux, chaque variété de chaque langue) possède un paramétrage propre réglant la distribution de [Cy] et de [Ciy] (où C note un certain type de consonne).

37 Pour des parallèles anatoliens à ce type de rimes, voir Watkins (1995: pp. 146, 150).

38 La *scriptio plena* intérieure <uh> indique que la voyelle pénultième était accentuée, car une voyelle longue aurait été abrégée en dehors de l'accent. Voir Meiser (1986: pp. 142, 282, 285).

l'inscription sud-picénienne du guerrier de Capestrano (*ST Sp AQ 2*), l'un des monuments les plus fameux et les plus commentés du monde italique. L'inscription de Capestrano passe pour l'une des plus anciennes du corpus sud-picénien. Néanmoins, sa datation exacte est délicate. Peut-être faut-il admettre une datation vers le milieu du VI^e siècle avant notre ère.³⁹ On observera que la rédaction de l'inscription de Pernumia / Cartura n'est pas très éloignée dans le temps (peut-être moins d'un demi-siècle?) de l'inscription du guerrier de Capestrano, à laquelle nous la comparerons dans la suite de notre réflexion. Malheureusement, le texte associé au guerrier, écrit en *scriptio continua*, renferme plusieurs difficultés de lecture:

makuprikoramopsútaninirakineX₁iX₂X₃omX₄[X₅X₆X₇(X₈)]i.

Les lectures suivantes sont possibles: X₁ = {v ou l}; X₂ = {i ou s}; X₃ = {p ou h}; X₄ = {p ou h ou i}. Il est plausible que le segment X₃omX₄[X₅X₆X₇(X₈)]i corresponde à un substantif décliné au datif, qui serait *pomp[XXX(X)]i*. La difficulté concerne la restitution des lettres perdues dans la lacune. Dans plusieurs publications, La Regina (1986: p. 129; 2010: pp. 243–245) a proposé la restitution *pomp[uled]ii* (avec cette lecture de la finale). L'auteur rapproche le mot ainsi obtenu du gentilice *Ponpulledius* (*CIL IX 3376*). Le nom que La Regina restitue aurait donc quatre syllabes. Mais, selon l'équipe de Crawford (2011: p. 227), «there is not enough room for the supplement» et la dernière lettre visible est <i>. Une restitution *pomp[úne]i* est acceptée par Rix (2002: p. 69) et par l'équipe de Crawford (2011: p. 227). Le mot compterait alors trois syllabes. D'après Calderini, Neri & Ruggeri (2007: p. 47), les dimensions relativement réduites de la lacune ne favorisent pas une restitution *pomp[úniú]i* (mot qui serait susceptible d'une lecture en trois ou en quatre syllabes). Nous adoptons (avec les réserves qui s'imposent) la forme *pomp[úne]i*. Nous admettons donc que le dernier mot de l'inscription de Capestrano était un *trisyllabe*.

Puisque *pomp[* est certainement le début d'un mot, alors X₂ est la dernière lettre du mot précédent. Puisque *aninis* forme probablement⁴⁰ un mot, sa terminaison <is> doit être suivie d'une limite entre deux mots. Donc le segment graphique <rakineX₁iX₂> est à la fois suivi et précédé par des frontières de mots. Le choix de la lecture pour X₁ sera sans incidence sur notre raisonnement, car dans les deux cas envisageables (v ou l), X₁ représente une *consonne* placée entre deux voyelles. Le segment X₁iX₂ correspond donc nécessairement à une seule syllabe, car si X₂ était à lire comme <i>, alors <iú> noterait probablement une diphtongue, c'est-à-dire un sommet de syllabe *unique*.⁴¹ Le segment *rakineX₁iX₂* correspond donc à quatre syllabes.

39 L'équipe de Crawford (2011: p. 226) opte pour «c. 550 BC».

40 Voir Martzloff (2013: p. 142; 2015b: p. 38, note 7), avec discussion des hypothèses alternatives, par exemple la possibilité d'isoler *taninis*, au lieu de *aninis*. Mais cela n'aurait aucune conséquence pour nos conclusions.

41 Contrairement à ce qui est parfois admis, il n'existe aucune raison décisive de supposer que <iú> soit une erreur pour **<iú>. Mais, même si c'était le cas, cela ne changerait rien à notre raisonnement.

Puisque l'analyse morphologique du segment $rakineX_1iX_2$ est inconnue, on ignore si ce segment correspond à *un* mot valant [óooo] ou à *deux* mots, par exemple *raki* + neX_1iX_2 [óo óo]. Nous soulignons que le rapprochement entre *raki* (si ce mot existe, ce qui n'est pas sûr) avec le substantif latin *rēx* «roi» est impossible, en raison de la différence de vocalisme.⁴² Nous transcrivons par [ô] la troisième syllabe du segment $rakineX_1iX_2$, dont le statut accentuel est ambigu.⁴³ Nous symboliserons donc la structure accentuelle du segment $rakineX_1iX_2$ par [óo()ôo], où les parenthèses vides signalent l'existence incertaine d'une limite de mots.

Il existe un débat pour savoir si *makuprí* correspond à *un seul* mot (comme le pense Weiss 1998: p. 705), ou à *deux* mots, un intensifieur *ma*⁴⁴ et un adverbe *kuprí*⁴⁵ (comme le pense Martzloff 2015b). Précisons que l'analyse de *ma* comme accusatif d'un pronom personnel de première personne du singulier est hautement improbable, car le vocalisme de timbre [a] serait inexplicable.⁴⁶ De plus, dans les documents paléo-sabelliques sont attestées les formes suivantes de pronoms personnels: *míom* (ST Um 4, Tolfa), *tíom* (ST Sp TE 5). Heureusement, cette incertitude concernant la segmentation de *makuprí* n'aura pas de conséquence sur le dénombrement des temps forts. En effet, si *makuprí* correspond à un seul mot, il représente [óoo]. S'il fallait segmenter *ma* (intensifieur) + *kuprí*, alors la séquence *ma* + *kuprí* représenterait *au niveau de la langue* une structure accentuelle [ó óo]. Mais une succession de deux syllabes toniques est soumise au *principe de la collision* (PC) défini par Martzloff & Machajdíkóvá (2017: p. 152), qui est en vigueur dans la métrique sabellique.

Si on symbolise par [ò] une syllabe *tonique* dans la *langue* mais fonctionnant comme un *temps faible* dans le *mètre*, alors la règle du PC énonce qu'une syllabe tonique *S* reçoit la valeur [ò] quand *S* est en contact immédiat (à sa gauche ou à sa droite) avec une syllabe *S*₂ qui occupe un temps fort au sein du schéma métrique *prédéfini* par le rédacteur. Le PC s'applique quand *S* appartient à un monosyllabe ou à un polysyllabe. On peut citer plusieurs exemples vraisemblables de l'application du PC en pélignien, dans l'inscription du *casnar*⁴⁷ et dans l'inscription de la *pristafalacirix*.⁴⁸ Or le PC trouve également une probable appli-

42 Pareillement, la comparaison du segment *ma* (au début du texte) avec le pronom latin *mē* est impossible. Nous rejetons donc la traduction de *raki nevū* comme «per il re Nevio» proposée par La Regina (2010: p. 245).

43 Rappelons que le symbole [ô] désigne une syllabe dont le statut accentuel n'est pas connu.

44 Martzloff (2015b: pp. 46–54) rattache *ma* à la famille anatolienne de hitt. *maši* «how many, however many, however much», hitt. *mašiwant-* «aussi grand, aussi nombreux», palaïte *maš* «as much as».

45 Sur *kuprí*, voir Martzloff (2011: p. 196) et Massetti (2016: p. 45). Quelle qu'en soit la segmentation, le sens de *makuprí* resterait fondamentalement le même, et rappellerait l'expression formulaire περικαλλῆς ἄγαλα. Sur ce point, voir Martzloff (2015b: pp. 41–46).

46 Poccetti (2007: p. 376) a lucidement révoqué en doute l'analyse de *ma* comme pronom personnel.

47 Le PC est illustré dans ST Pg 10 par *pés près écuif* [ó ò óo] (qui a la même valeur que *casnar óisa* [óo óo]), et par *sólois dès / forte* [óo ò / óo] (qui a la même valeur que *incubat / casnar* [óoo / óo]). Voir Martzloff & Machajdíkóvá (2017: p. 152) et Machajdíkóvá (2016: p. 52). On consultera aussi Mercado (2012: p. 318).

48 Le PC est aussi à l'œuvre dans ST Pg 9 au sein des groupes *prismu pétiedu ip uidad* [óo óoo ó òo] (qui a la même valeur que *uibdu ómnitu úranias* [óo óoo óoo]), et *éite uis prítrome* [óo ò óoo] (qui a la même valeur que *hánustu hérentas* [óoo óoo]). Le PC opère doublement dans les séquences *pácris piús écic léxe* [óo ó òo óo] et *lifar dida uis déti* [óo óo ò óo], qui ont la même valeur sous-jacente [óoóooó]. Voir Martzloff & Machajdíkóvá (2017: pp. 155–156).

cation en sud-picénien. Ainsi, la séquence *púpúnis nír* [óoo ò], placée devant le groupe *mefín veiat vepetí* [óo óo óoo] (*ST Sp MC 1*) possède la même valeur que *adstaiúh* [óooo] (avec quatre syllabes comme *adstaoms*), placé devant le groupe *súais manus meitimúm* [óo óo óoo] (*ST Sp AP 2*).

En ce qui concerne l'inscription de Capestrano, nous allons voir que, du point de vue des correspondances «verticales» entre les syllabes des membres successifs, *ma* (si on accepte de l'isoler comme un *mot* autonome, ce qui est l'hypothèse la plus probable) occupe la même position que le *a-* tonique de *aninis* (qui correspond au premier temps fort d'un heptasyllabe), tandis que le *kup-* de *kuprí* occupe la même position que le premier *-ni-* de *aninis*, qui est nécessairement atone (et qui représente donc un temps faible).⁴⁹ En vertu du *PC*, *ma kuprí* représentera donc [ó òo], avec *un seul* temps fort.

Un dernier commentaire concerne le nom propre *aninis*. Rien n'autorise à corriger ce nom en *ani{ni}s*, malgré la suggestion de Rix (2002: p. 69). L'analyse de *aninis* comme trisyllabe paraît sûre. À titre de parallèles, nous citerons *aninies* (*ST MV 11*) et *aninus uecus* (*CIL I² 391*). Finalement, nous proposons l'analyse métrique globale suivante (le premier membre pouvant également s'interpréter comme [óoo óo óo] *makuprí koram opsút*):

1. (7) [ó òo óo óo] *ma kuprí koram opsút*
2. (7) [óoo óo(òo)] *aninis raki()neX₁iX₂*
3. (3) [óoo] *pomp[úne]í.*

En conclusion, le texte de Capestrano (en dépit des incertitudes de lecture qui persistent) présente très probablement un schéma rythmique 7+7+3. Nous formulons l'hypothèse que la structure métrique de l'inscription paléo-sabellique du guerrier de Capestrano (7+7+3) est *apparentée* à la structure métrique de l'inscription paléo-vénète de Pernumia / Cartura (7+7+7+3). L'hypothèse la plus réaliste pour expliquer ces similitudes structurelles nous semble être l'existence de *contacts culturels* entre la tradition poétique sud-picénienne et la tradition épigraphique vénète archaïque.

À la lumière de cette hypothèse, d'autres similitudes (qu'on aurait pu prendre pour de pures contingences) entre l'épigraphie vénète et l'épigraphie sud-picénienne mériteraient de retenir l'attention des philologues et des historiens. Ainsi, l'inscription vénète <pupone.i. e.go rako.i. e.kupetari.s.> (*Pa I⁵⁰ = MLV 130*, Padoue, Camin) a livré deux mots qui ont (ou semblent avoir) des parallèles dans le corpus sud-picénien. D'une part, *puponei* rappelle à la fois la famille sud-picénienne de *púpúnis*⁵¹ et celle de *pomp[úne]í*, qui étaient peut-être deux souches onomastiques distinctes à l'origine (mais qui ont pu converger

49 Ainsi, une scansion [ó òo] de *ma kuprí* serait parallèle à la scansion [ó òo] de *ip uidad* (*ST Pg 9*).

50 Prosdociami (1988: pp. 284–286). Voir le commentaire de Marinetti (2002: pp. 199–200). On notera que *rakoi* n'a pas de suffixe **-io-*. D'après Pellegrini & Prosdociami (1967: p. 326), le document est antérieur au IV^e siècle.

51 À côté de *púpúnis* (*ST Sp MC 1*, Loro Piceno), on trouve *pupúnies* (*ST Sp MC 2*, Mogliano), à lire ainsi (avec <u>) selon La Regina (2010: p. 250). L'intéressante différence orthographique entre les deux voyelles du <pupún> sud-picénien de Mogliano mériterait d'être comparée à la différence des timbres dans le <pupon> vénète. Citons aussi <pupun[> (S. Erasmo, Monte Torre Maggiore), cf. Crawford (2011: p. 147).

secondairement). En tout cas, *puponei* et *pomp[úne]í* (si la conjecture est correcte) présentent la même terminaison. D'autre part, surtout, la forme vénète *rakoi* serait à mettre en rapport avec la séquence *raki()neX₁tX₂* de Capestrano.⁵² Dans cette optique, il est intéressant d'observer que, si le patronyme <ve.s.tiniio.i> (*Pa 8 = MLV 138*) est en rapport avec le nom des *Vestini*, c'est de leur territoire que provient le Guerrier de Capestrano (mais cet élément est moins décisif que les précédents).

La seconde inscription paléo-sabellique de Crecchio (ST Sp CH 1b): un couple d'heptasyllabes suivi d'une rallonge trisyllabique

L'inscription sud-picénienne du guerrier de Capestrano n'est pas la seule du corpus sud-picénien à présenter une structure 7+7+3. Selon nous, la deuxième inscription portée par la stèle de Crecchio, qui correspond à une seule ligne de texte isolée (ST Sp CH 1b), est organisée selon le même schéma 7+7+3. Le texte est le suivant (les interponctions constituées de trois points superposés sont transcrites par deux points): *múreis: maroúm: [X(X)]elúúm: uelaimes: staties: qora: kduúú.*

Le dernier mot du texte *kduúú* contient trois syllabes. En effet, l'idée ancienne d'après laquelle *kduúú* serait un composé du verbe «donner» comparable aux impératifs latins *cedo* et *cette*, comme le pensent Prosdocimi & Marinetti (1993: pp. 230, 234–237), se heurte à plusieurs difficultés d'ordre phonétique. Ces savants posent *-duúú* < **dūjo*-. Mais un yod intervocalique non géminé aurait dû s'*amuïr* dans la préhistoire des langues sabelliques.⁵³ En outre, une syncope **ke-d* > **kd*- dans la première syllabe du mot (entre deux occlusives) serait sans parallèle, et l'idée d'une omission purement graphique d'un <e> serait difficile à justifier. Comme l'a montré Rix (1994), *kduúú* (< **k'luēō*) est une forme de première personne du singulier du présent d'un verbe en */ē/, correspondant parfaitement (phonème pour phonème) à la forme latine *clueō*. Le verbe *kduúú*, qui possède trois syllabes, occupe dans le schéma rythmique la même place que *pomp[úne]í* et *atisteit*, en fonctionnant comme *rallonge*:

kduúú (3 syll.) ↔ *pomp[úne]í* (3 syll.) ↔ *atisteit* (3 syll.).

Le trisyllabe *kduúú* est précédé d'une séquence heptasyllabique: *uelaimes staties qora* (3+2+2). L'analyse syllabique de la séquence *múreis maroúm [X(X)]elúúm* est plus difficile. Le mot *maroúm* (de sens inconnu) présente une séquence curieuse <ouú>. Le rapprochement de *maroúm* avec le nom de la ville *Marruuium* ou celui du peuple des *Marrúcíní* (cf. *totai maroucai lixs*, ST MV 1, Rapino), envisagé par La Regina (1986: p. 130; 2010: p. 267),

52 En revanche, un rapport plus lointain de *rakin-* et *rakoi* avec les mots osques *pekivou* et *pekoc* (ST Lu 62) et/ou avec la racine **rek-* représentée en vieux slave par *reko* «dire» (cf. slovaque *riect*, *rečiem*, *riekol*) et par *rokъ* «moment (fixé)» (cf. russe *rokovój* «fatal, fatidique») paraît difficile à prouver.

53 Amuïssement dans *esmín* (-ín < **ēn* < **ey-en*). Mais *apaiús* contient un yod géminé. La finale de *apaes* (ST Sp MC 1) s'explique comme une formation en **eh₂-iyos*, qui évolue régulièrement en **ah₂iyos* > **á(h₂)iyos* [chute de la laryngale intervocalique sans allongement compensatoire] > **āyyos* > **ayy(o)s* [syncope sabellique] > **ayis* > **ayes* [différenciation de timbre] > *-aes* [cette disparition de yod placé secondairement en position intervocalique est favorisée par la dissimilation devant *-e*]. La forme *apaiis* (ST Sp MC 2) doit son <i> à une *restauration*, par une *analogie* très récente des noms du type *púpínis*.

est problématique en raison de l'absence de segment morphologique entre *marouí-* et la désinence *-m*. Une autre hypothèse (pareillement incertaine) consiste à rattacher *marouím* à l'étrusque *maru* et au latin *marō*. Plusieurs tentatives de correction ont été proposées par différents chercheurs, soit en **maronúm*, soit en **marínom*, soit en **marúm* (ce **marúm* pouvant lui-même provenir de **mar(ún)úm* par pseudo-haplographie), soit (mieux?) en **marom*.⁵⁴ À notre avis, il est illégitime de supposer l'omission d'un <n> dans ce mot, car on comprendrait mal le mécanisme de l'erreur. Finalement, si on accepte la forme *marouím* en prenant au sérieux l'existence d'une diphtongue *-ouí-* ou si on la corrige en **marom*, le mot doit être une *disyllabe* dans l'une ou l'autre hypothèse.

La question essentielle concerne le décompte des syllabes de $[X(X)]elíúm$. Deux conjectures semblent être envisageables, $[u]elíúm$ ou $[ra]elíúm$. La conjecture $[u]elíúm$ possède l'immense avantage de fournir une paire allitérante $[u]elíúm ueláimes$. La conjecture $[ra]elíúm$ a l'avantage *apparent* de mettre en rapport ce mot avec le génitif pluriel *raeliom* (ST Sp CH 1a). Si la restitution de $[ra]elíúm$ était correcte, alors $[ra]elíúm$ pourrait avoir deux ou trois syllabes.⁵⁵ Si $[ra]elíúm$ possédait trois syllabes, alors la séquence *múreis marouím [ra]elíúm* formerait un heptasyllabe. Pourtant, il existe plusieurs arguments sérieux *contre* une restitution ***[ra]elíúm* (les deux astérisques **** indiquent que la reconstitution de la forme est fautive). En premier lieu, les objections sont d'ordre phonographématique. La correspondance qui est attestée entre le <i> antévocalique de *kduúí* et le <e> antévocalique de *adstaoms* suggère que le correspondant d'un éventuel **[ra]elíúm* aurait été écrit ***<raeleom>* sur CH 1a (et non <raeliom>).⁵⁶ Inversement, le <i> de *staties* suggère que le correspondant de *raeliom* aurait été écrit sur CH 1b ***<[ra]elíúm>* ou ***<[ra]eliom>* avec <i> (et non <elíúm> avec <i>). Nous considérons que ces objections orthographiques ont un grand poids.⁵⁷ En second lieu, une restitution ***[ra]elíúm* ruinerait l'allitération avec *ueláimes*. Or la recherche des allitérations aux initiales des mots est presque systématique. Il faut donc *a priori* préférer $[u]elíúm$. En troisième lieu, certains chercheurs (comme La Regina) affirment avoir *vu* des traces de ce <u>, mais la portée d'une telle assertion doit malheureusement être relativisée.⁵⁸ En conclusion, une restitution ***[ra]elíúm* nous paraît fragile et peu vraisemblable. Nous admettons donc que la

54 On trouvera les références bibliographiques (avec une discussion critique) chez Martzloff (2011: p. 200).

55 Une parenté entre *raeliom* et *Raielia* (CIL XII 218, Mouans-Sartoux, III^e siècle de notre ère) serait envisageable, mais on ne peut pas exclure que la ressemblance soit simplement le fruit du hasard. D'après Chastagnol (1992: p. 117), *Raielia* est un gentile «inconnu ailleurs». Il envisage une origine gauloise. En conséquence, rien n'interdit de considérer que le <ae> de *raeliom* correspond à une *réelle diphtongue*.

56 La forme *defia* (ST Sp CH 2) soulève plusieurs questions. L'interprétation de *defia* comme correspondant du subjonctif latin *dēbeat* est très incertaine. On aurait plutôt attendu une graphie ***defea*. On ne peut pas exclure que *defia* représente le subjonctif du correspondant de *dēfit*. On notera que le préverbe est **dē-*, et non **dā-* comme dans *dadikatted* (ST Sa 21), *dadid* (ST Cp 37, 4), et dans l'ombrien *daetom*.

57 Il faut traiter séparément la graphie <ombrién> (ST Sp CH 2), dans laquelle <i> note un yod associé au [i]. En réalité, la séquence de trois consonnes [mbr] ne pouvait pas être suivie par une *consonne* yod [y]. Ce yod dégageait donc un [i]. On comparera le mot français *meurtrier* [mœʁ.tʁi.je] (trois syllabes), par opposition à *mortier* [mœʁ.tje] (deux syllabes). Voir Martzloff (2017: pp. 122–123).

58 La Regina (2010: p. 267) écrit: «Nel testo B confermo la presenza di un segno che sembra essere una u in *uelíúm* [...]». Voir aussi Morandi (1974: p. 59). Mais Marinetti (1985: p. 231) donne un témoignage différent: «Dopo i punti si vede un tratto verticale; [...] spazio per una lettera (o due, se con segno pun-

restitution *[u]elíúm* est correcte.

Contrairement à une opinion souvent admise (mais sans argument décisif), nous pensons que *[u]elíúm* ne représente pas un génitif pluriel, mais une *première* personne du singulier du *prétérit* d'un verbe en */ē/, exactement comme *kduúú* est une forme de *première* personne du singulier du *présent* d'un verbe en */ē/, correspondant à la forme latine *clueō*. Nous suggérons que la forme *uelíúm* était le *correspondant exact* (mais au *prétérit*) du verbe latin *ualeō*, donc avec un *degré zéro* radical. Dans cette perspective, il faut expliquer le <e> de *uelíúm*. Selon nous, la lettre <e> n'était pas forcément le reflet d'un son [e]. Le <e> reflète ici un son de timbre [ä], résultant de l'*Umlaut* (précoce) de [a] devant [l'] *palatalisé* (*fronting*).

Cette hypothèse est justifiée par le fait important qu'à Crecchio (et à Crecchio *seulement*), la liquide */l/ a été palatalisée devant une voyelle d'avant, comme le démontre la forme *iepeten* avec un <i> initial, tandis que dans les autres inscriptions sud-picéniennes, le prototype */lepetēn/⁵⁹ est reflété par des formes qui présentent un son [w] à l'initiale (par exemple *vepetí*, *uepetín*, *vepeten*). Nous postulons l'évolution: *[walē] > *[walē:] (mutation vocalique; le «e» note un timbre vocalique d'avant mi-fermé) > *[wal'ē:] (palatalisation de /l/) > *[wāl'ē:] (*fronting* par «métaphonie»). Cette séquence était susceptible d'être écrite <uelí>. Un autre exemple probable de *fronting* est livré par le datif *[k]aiúieh*.⁶⁰ Ainsi, nous proposons un *principe d'explication unitaire* pour le <i> de *iepeten* et pour le <e> de *[u]elíúm*. Le rapprochement entre les thèmes verbaux de *[u]elíúm* et de *ualeō* impliquerait que *[u]elíúm* est *trisyllabique* et représente [óoo]. Pareillement, *kduúú* est trisyllabique et représente [óoo]. Nous supposons que *maróúm* (qu'il faut peut-être amender en **marom*) représente [óo]. Nous répartissons les mots de ST Sp CH Ib en deux heptasyllabes (avec *trois temps forts* chacun), suivis d'une *rallonge* de trois syllabes:

1. (7) [óo óo óoo] *múreis maróúm [u]elíúm*
2. (7) [óoo óo óo] *uelaimes staties qora*
3. (3) [óoo] *kduúú*.

Notre enquête sur la poésie italique nous a donné l'occasion de sortir des limites de l'Italie Centrale, à laquelle on la limite trop souvent. Pour des raisons d'homogénéité, notre étude s'est concentrée sur cinq inscriptions «archaïques» (probablement toutes antérieures à la fin du V^e siècle), en laissant délibérément de côté ici des documents plus tardifs. Nous avons pu mettre en évidence l'existence de *deux* schémas métriques distincts (mais apparentés), qui sont attestés à la fois dans l'épigraphie vénète et dans l'épigraphie sud-picénienne: d'une part, la forme du *tercet* d'*heptasyllabes* (7+7+7), à Bel-

tiforme o filiforme)». Ailleurs, Marinetti (1985: p. 87) choisit <u>. Selon nous, la restitution *[u]elíúm* est *probable*, mais reste une conjecture.

59 Nous pensons (à présent) que ce **lep-et-ey-en* est apparenté à lat. *lapis* «pierre» et à *lapit* glosé comme *dolore affcít*. Le rapport sémantique serait comparable à *saxum* / *secāre*. Voir Machajdíkóvá (2018: p. 145).

60 Évolution: *[iyōi] > *[yō:i] > *[yō:i] (cf. *gdufeniúú*) > *[yō:i] > *[yē:i] > *[yē:ē] > *[yē:ē] > [yē:] (selon un mouvement général d'ouverture). Sur ST Sp AQ 1, *[k]aiúieh* est le datif singulier d'un nom thématique, comme *puqlōh*.

lante et à Lozzo Atestino; d'autre part, une suite d'heptasyllabes (deux ou trois) accompagnés d'une *rallonge* de trois syllabes, dans les inscriptions de Pernumia / Cartura (7+7+7+3, avec des *rimes* qui délimitent les heptasyllabes), du Guerrier de Capestrano (7+7+3) et de la stèle de Crecchio (second texte, 7+7+3). Nous n'étudions pas ici la première inscription de Crecchio (*ST Sp CH 1a*), qui, selon nous, comporte exactement 20 unités accentuées qui se répartissent en 5 membres de 4 unités (comme *ST Sp TE 5*). On constate que les trisyllabes *atisteit*, *kduúú* et *pomp[úne]í* (qui occupent la position finale) assurent la même fonction de *rallonge*. Contrairement aux trois poèmes sud-picéniens, qui semblent généralement posséder un nombre fixe de temps forts (3) dans chaque membre rythmique de sept syllabes, les heptasyllabes vénètes présentent un nombre variable d'accents (2 ou 3). Nous suggérons que les schémas poétiques sud-picéniens se sont répandus dans la culture épigraphique vénète par *diffusion aréale*. Les rédacteurs des compositions paléo-vénètes se sont faits les émules des maîtres sabellophones. Les pièces rythmées vénètes, comme leurs homologues (et modèles?) sud-picéniens, appartiennent de plein droit au patrimoine poétique européen, et mériteraient ainsi de figurer aux côtés des nombreux autres documents étudiés par Gasparov (1996) dans son *History of European Versification*.

Sud-picénien

1. (7) *postin viam videtas*
2. (7) *tetis tokam alies*
3. (7) *esmen vepses vepeten*

1. (7) *ma kuprí koram opsút*
2. (7) *aninis raki()neX₁iX₂*
3. (3) *pomp[úne]í*

1. (7) *múreís marouím [u]elíúm*
2. (7) *uelaimés staties qora*
3. (3) *kduúú*

Vénète

1. (7) *alkomno metlon síkos*
2. (7) *enogenes vilkenis*
3. (7) *horvionte donasan*

1. (7) *ego vhonei ersiniíoi*
2. (7) *vineti()karis vivoi*
3. (7) *oliiale()kve murtuwoi*
4. (3) *atisteit*

Bibliographie

- Agostiniani, L. et al. (Eds.). (2004). *Scritti scelti di Luciano Agostiniani. Omaggio per il suo 65^{mo} compleanno* (Vol. II; AIQN, Annali del Dipartimento di Studi del Mondo Classico e del Mediterraneo Antico, Sezione linguistica, 26). Napoli: Università degli studi di Napoli L'Orientale.
- Bernard, A. (1998). La théorie des Vénètes en Slovénie. Problème d'histoire, d'historiographie ou d'idéologie? *Revue des Études Slaves*, 70(1), 113–123.
- Calderini, A., Neri, S., & Ruggeri, M. (2007). L'iscrizione sul "Guerriero di Capestrano". In M. Ruggeri (Ed.), *Guerrigero e Re dell'Abruzzo antico* (pp. 46–47). Pescara: Carsa.
- Chastagnol, A. (1992). *Inscriptions latines de Narbonnaise (I.L.N.), II: Antibes, Riez, Digne*. Paris: Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique.

- Crawford, M. H. (2011). *Imagines Italicae*. London: Institute of Classical Studies.
- Eichner, H. (1993a). 1919 oder 1991? Zur Entwicklung der oskisch-umbrischen Studien nebst einer neuen Interpretation des Textes von Fonte Romito (Vetter Nr. 147). In H. Rix (Ed.), *Oskisch-Umbrisch. Texte und Grammatik* (pp. 46–94). Wiesbaden: Reichert.
- Eichner, H. (1993b). Il contributo greco ed italico allo sviluppo della poesia romana arcaica alla luce delle fonti recentemente scoperte. In R. B. Finazzi, & P. Tornaghi (Eds.), *Lingue e culture in contatto nel mondo antico e altomedievale* (pp. 297–321). Brescia: Paideia.
- Gambacurta, G., Ruta Serafini, A., Marinetti, A., & Prosdocimi, A. L. (2014). Due nuovi cippi con iscrizione venetica da Padova. In G. Baldelli, & F. Lo Schiavo (Eds.), *Amore per l'Antico. Dal Tirreno all'Adriatico, dalla Preistoria al Medioevo e oltre* (Vol. 2; pp. 1015–1026). Roma: Scienze e Lettere.
- Gasparov, M. L. (1996). *A History of European Versification* (transl. by G. S. Smith, & M. Tarlinskaja; ed. by G. S. Smith, & L. Holford-Strevens). Oxford: Clarendon Press.
- Gérard, R. (2001). Observations sur les inscriptions vénètes de Pannonie. *Revue belge de philologie et d'histoire*, 79, 39–56.
- Hadas-Lebel, J. (2009). L'œnochoé *putlumza*: un *pocolom* étrusque? In F. Biville, & I. Boehm (Eds.), *Autour de Michel Lejeune* (pp. 273–285). Lyon: Maison de l'Orient et de la Méditerranée.
- Jakobson, R. (1985). Subliminal Verbal Patterning in Poetry. In K. Pomorska, S. Rudy, & B. Vine (Eds.), *Verbal Art, Verbal Sign, Verbal Time* (pp. 59–68). Minneapolis: University of Minnesota Press.
- La Regina, A. (1986). Penna Sant'Andrea. Le stele paleosabelliche. In *Documenti dell'Abruzzo Teramano II. La valle del medio e basso Vomano* (pp. 125–130). Roma: De Luca.
- La Regina, A. (2010). Il Guerriero di Capestrano e le iscrizioni paleosabelliche. In L. Franchi dell'Orto (Ed.), *Pinna Vestinorum e il popolo dei Vestini* (pp. 230–273). Roma: L'Erma di Bretschneider.
- Lejeune, M. (1972). Une antiquissima vénète: le bronze votif de Lozzo Atestino. *Revue des Études Latines*, 49, 78–102.
- Lejeune, M. (1974). *Manuel de la langue vénète*. Heidelberg: Winter.
- Lejeune, M. (1975). Les étapes d'une syncope vocalique observées dans une langue morte. In M. Dj. Moïnfar (Ed.), *Mélanges linguistiques offerts à Émile Benveniste* (pp. 359–366). Louvain: Peeters.
- Lejeune, M. (1990). Vénètes de Pannonie. *Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, 134(3), 629–653.
- Lejeune, M. (1991). Venetica XIX. L'écriture vénète à la lumière des documents pannoniens. *Latomus*, 50, 785–797.
- Machajdíkóvá, B. (2016). L'inscription pélagienne du *casnar* (ST Pg 10, Corfinium). Aspects lexicaux d'après les témoignages de Varron et de Verrius Flaccus, élaboration poétique et organisation métrique. *Graecolatina et Orientalia*, 37–38, 37–64.
- Machajdíkóvá, B. (2018). Dve grécke výpožičky na sikulských nápisocho (*darnakei, poterom*). *Hortus Graeco-Latinus Cassoviensis*, 2, 143–154.
- Magnin, S. (2014). Nouvelle lecture de l'inscription vénète dite d'Este. *Wékos*, 1, 117–130.
- Mancini, M. (2008–2009). L'iscrizione venetica di Monte Manicola. *Rendiconti della Pontificia Accademia Romana di Archeologia*, 81, 519–549.
- Marchesini, S. (2010). L'alfabeto atestino. Determinazione cronologica delle iscrizioni dopo analisi con strumenti informatici. *Incidenza dell'Antico*, 8, 127–142.
- Marinetti, A. (1985). *Le iscrizioni sudpicene, I: Testi*. Firenze: Olschki.

- Marinetti, A. (1999). Venetico 1976-1996. Acquisizioni e prospettive. In O. Paoletti, & L. T. Perna (Eds.), *Protostoria e storia del 'Venetorum Angulus'* (pp. 391-436). Pisa – Roma: Istituti Editoriali e Poligrafici Internazionali.
- Marinetti, A. (2002). 29, Stele funeraria. In *AKEO. I tempi della scrittura. Veneti antichi. Alfabeti e documenti* (pp. 199-200). Montebelluna: Tipoteca Italiana Fondazione.
- Marinetti, A. (2004a). Inediti. Veneto. Iscrizione venetica su lebeta bronzeo da Cervarese S. Croce (Padova). *Studi Etruschi*, 70, 363-368.
- Marinetti, A. (2004b). Riletture. Venetico: Rassegna di nuove iscrizioni (Este, Altino, Auronzo, S. Vito, Asolo). *Studi Etruschi*, 70, 389-408.
- Marinetti, A. (2007). Veneto. Le iscrizioni venetiche dal santuario in località Fornace di Altino. *Studi Etruschi*, 73, 421-450.
- Marinetti, A. (2013a). Parole dal passato: tra insegnamento e pratica. In M. Gamba, G. Gambacurta, A. Ruta Serafini, V. Tiné, & F. Veronese (Eds.), *Venetkens. Viaggio nella terra dei Veneti antichi* (pp. 302-305). Venezia: Marsilio.
- Marinetti, A. (2013b). Iscrizioni di prima fase. In M. Gamba, G. Gambacurta, A. Ruta Serafini, V. Tiné, & F. Veronese (Eds.), *Venetkens. Viaggio nella terra dei Veneti antichi* (pp. 306-307). Venezia: Marsilio.
- Marinetti, A., & Prosdocimi, A. L. (2011). Varietà alfabetiche e scuole scrittorie nel Veneto antico. Nuovi dati da Auronzo di Cadore. In *Tra protostoria e storia. Studi in onore di Loredana Capuis* (pp. 305-324). Roma: Quasar.
- Marinetti, A., & Solinas, P. (2016). Continuità, aperture, resistenze nelle culture locali: la prospettiva linguistica. In E. Govi (Ed.), *Il mondo etrusco e il mondo italico di ambito settentrionale prima dell'impatto con Roma (IV-II secolo A.C.)* (pp. 31-73). Roma: Giorgio Bretschneider.
- Martzloff, V. (2007). Latin *pollinctor*, grec $\lambda\pi(\alpha)$, picénien *VEPSES*. Phraséologie et élaboration poétique. In A. Blanc, & E. Dupraz (Eds.), *Procédés synchroniques de la langue poétique en grec et en latin* (pp. 171-189). Bruxelles: Safran.
- Martzloff, V. (2009). Questions d'exégèse picénienne. In F. Biville, & I. Boehm (Eds.), *Autour de Michel Lejeune* (pp. 359-378). Lyon: Maison de l'Orient et de la Méditerranée.
- Martzloff, V. (2011). Les marques casuelles dans les documents paléo-sabelliques et la morphologie du génitif pluriel sud-picénien. In M. Fruyt, M. Mazoyer, & D. Pardee (Eds.), *Grammatical Case in the Languages of the Middle East and Europe* (pp. 189-215). Chicago: The Oriental Institute of the University of Chicago.
- Martzloff, V. (2013). Die südpikenischen Namen zwischen Onomastik und Wortschatz. In J. L. García Ramón, D. Kölligan, P. Poccetti, & L. Wolberg (Eds.), *Sprachkontakt und Kulturkontakt im alten Italien* (pp. 139-156). Roma – Pisa: Fabrizio Serra.
- Martzloff, V. (2015a). La plus ancienne composition poétique à Rome. L'inscription latine archaïque du *duenos* (CIL I² 4). *Revue des Études Latines*, 93, 69-106.
- Martzloff, V. (2015b). Die Übernahme epigraphischer Formeln in die südpikenischen Dokumente am Beispiel der Inschrift von Capestrano. In J. L. García Ramón, D. Kölligan, & L. Wolberg (Eds.), *Strategies of Translation: Language Contact and Poetic Language* (pp. 35-59). Roma – Pisa: Fabrizio Serra.
- Martzloff, V. (2015-2016). La désignation des 'captifs' en albanais du Caucase (albanien), le verbe arménien *gerem* 'emmener en captivité' et le traitement phonétique de **d^h* intervocalique en arménien. *Wék^{os}*, 2, 109-177.

- Martzloff, V. (2016). Retour sur l'inscription sicule de Montagna di Marzo. In A. Ancillotti, A. Calderini, & R. Massarelli (Eds.), *Forme e strutture della religione nell'Italia mediana antica* (pp. 491–516). Roma: L'Erma di Bretschneider.
- Martzloff, V. (2017). À propos des formes opiques *paþlam, dedum, fufuhud* (inscription de *Niunisis Tanunis*). *Wék^wos*, 3, 117–148.
- Martzloff, V., & Machajdíkóvá, B. (2017). Structures strophiques dans la poésie épigraphique de l'Italie ancienne: inscription latine archaïque du *duenos* (CIL I² 4), épitaphe pélignienne de la *pristafalacirix* (ST Pg 9). *Graeco-Latina Brunensia*, 22(1), 147–163.
- Massetti, L. (2016). Two Lovely Names: on Κύπρις and Ἰρις. *Münchener Studien zur Sprachwissenschaft*, 70(1), 41–59.
- Meiser, G. (1986). *Lautgeschichte der umbrischen Sprache* (Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft). Innsbruck: Institut für Sprachwissenschaft der Universität Innsbruck.
- Meiser, G. (2003). *Veni, Vidi, Vici*. München: Beck.
- Mercado, A. (2012). *Italic Verse. A Study of the Poetic Remains of Old Latin, Faliscan, and Sabellian* (Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft). Innsbruck: Institut für Sprachen und Literaturen der Universität Innsbruck.
- Morandi, A. (1974). *Le iscrizioni medio-adriatiche*. Firenze: Olschki.
- Nishimura, K. (2016). On syncope of *u*-vocalism in Sabellian. *Indogermanische Forschungen*, 121(1), 199–211.
- Pellegrini, G. B., & Prosdocimi, A. L. (1967). *La Lingua Venetica*. Padova: Istituto di Glottologia dell'Università di Padova.
- Perego, E. (2011). Between Religion and Consumption: Culinary and Drinking Equipment in Venetic Ritual Practice (ca. 725 BCE–CE 25). *Pallas*, 86, 235–262.
- Pinault, G.-J. (2015–2016). Venetic *ekvoþetaris* and its Indo-European background. *Wék^wos*, 2, 179–193.
- Pocetti, P. (2007). Profilo linguistico dell'area vestina tra età preromana e romana. In A. Clementi (Ed.), *I campi aperti di Pelicciolo dove tramonta il sole* (pp. 357–389). L'Aquila: Deputazione Abruzzese di Storia Patria.
- Prosdocimi, A. L. (1972). Venetico. Una nuova iscrizione da Cartura (Padova). *Archivio Glottologico Italiano*, 57, 97–134.
- Prosdocimi, A. L. (1988). La lingua. In G. Fogolari, & A. L. Prosdocimi (Eds.), *I Veneti antichi, Lingua e cultura* (pp. 221–420). Padova: Editoriale Programma.
- Prosdocimi, A. L. (1992). Iscrizioni venetiche inesistenti. *Studi Etruschi*, 58, 315–316.
- Prosdocimi, A. L., & Marinetti, A. (1993). Appunti sul verbo italico (e) latino. In H. Rix (Ed.), *Oskisch-Umbrisch. Texte und Grammatik* (pp. 219–279). Wiesbaden: Reichert.
- Rix, H. (1994). Südpikenisch *kduú*. *Historische Sprachforschung*, 107, 105–122.
- Rix, H. (2002). *Sabellische Texte*. Heidelberg: Winter.
- Slunečko, V. (1991). K problematice punktace etruských a venetských nápisů. *Listy filologické*, 114, 1–12.
- Steinbauer, D. H. (1989). *Etymologische Untersuchungen zu den bei Plautus belegten Verben der lateinischen ersten Konjugation. Unter besonderer Berücksichtigung der Denominative*. Altendorf b. Bamberg: Gräbner.
- Tellier, É. (2015–2016). Le mot dans l'inscription sur feuille de bronze d'Este: problèmes de catégorisation. *Wék^wos*, 2, 251–262.

- Untermann, J. (1980). Die venetische Sprache. Bericht und Besinnung. *Glotta*, 58, 281–317.
- Vine, B. (2004). New Thoughts on an Old Curse (Tab. Ig. VIb 60 / VIIa 49). In A. Hyllested, A. R. Jørgensen, J. H. Larsson, & T. Olander (Eds.), *Per Aspera ad Asteriscos* (Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft; pp. 615–626). Innsbruck: Institut für Sprachen und Literaturen der Universität Innsbruck.
- Wachter, R. (1986). Die etruskische und venetische Silbenpunktierung. *Museum Helveticum*, 43, 111–126.
- Wallace, R. E. (1998). Recent Developments in Venetic. *Indo-European Studies Bulletin*, 7(2), 1–5.
- Watkins, C. (1995). *How to Kill a Dragon, Aspects of Indo-European Poetics*. New York – Oxford: Oxford University Press.
- Weiss, M. (2002). Observations on the South Picene Inscription TE 1 (S. Omero). In M. R. V. Southern (Ed.), *Indo-European Perspectives* (pp. 351–366). Washington, DC: Institute for the Study of Man.
- Whitehouse, R., & Wilkins, J. (2006). Veneti & Etruscans: Issues of Language, Literacy and Learning. In E. Herring, I. Lemos, F. Lo Schiavo, L. Vagnetti, R. Whitehouse, & J. Wilkins (Eds.), *Across Frontiers. Etruscans, Greeks, Phoenicians & Cypriots. Studies in Honour of David Ridgway and Francesca Romana Serra Ridgway* (pp. 531–548). London: Accordia Research Institute, University of London.

Vincent Martzloff / martzloffvincent@gmail.com

Institute of Latin Studies
Paris – Sorbonne University
1, rue Victor Cousin, 75005 Paris, France

Mgr. Barbora Machajdíková, Ph.D. / machajdikova.b@gmail.com

Department of Classical and Semitic Philology
Comenius University in Bratislava, Faculty of Arts
Gondova 2, 814 99 Bratislava, Slovak Republic

